

Presse ethnique et presse francophone ontariennes **Un reflet de communautés différentes**

Daniel Marchildon and Véronique Pérez-McCall

Number 32, Fall 1984

Communications : communauté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43318ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchildon, D. & Pérez-McCall, V. (1984). Presse ethnique et presse francophone ontariennes : un reflet de communautés différentes. *Liaison*, (32), 33–35.

Presse ethnique et presse francophone ontariennes : **Un reflet de communautés différentes**

Par

Daniel Marchildon

avec la collaboration de Véronique Pérez-McCall



Claudette Paquin, éditrice du *Goût de vivre*, de Penetang.

Il y a quelques années, le duo humoristique canadien-anglais, Wayne and Schuster plaisantait lors d'une émission télévisée : « Toronto est enfin devenue bilingue — portugais et italien. . . » Le mot d'esprit, hors contexte, en dit long sur la santé du français par rapport aux autres langues minoritaires en Ontario.

Pourtant, la langue française possède un statut institutionnel reconnu auprès du gouvernement en Ontario et les Franco-Ontariens se perçoivent comme un des peuples fondateurs et comme minorité officielle. Ils partagent avec les divers groupes ethniques, en tant que minoritaires dans une province officiellement anglaise, certains éléments d'identité culturelle dont une presse écrite. Comment la presse ontarioise diffère-t-elle de la presse multiculturelle? Quelles sont les ressources et le rayonnement de chacune de ces presses; quel rôle jouent-elles dans leur communauté respective? C'est ce que nous avons cherché à connaître en interrogeant un échantillon de cinq rédacteurs-en-chef de publications ethniques et sept rédacteurs d'hebdomadaires ontariens. Nous croyons qu'il est d'intérêt de spécifier que les rédacteurs des publications ethniques se sont montrés peu coopératifs et même réticents à répondre à nos questions.

« C'est de servir d'outil de communication, d'être une fenêtre sur la francophonie. . . et de jouer un rôle dans le développement par l'information. » Tel est le rôle d'un hebdomadaire franco-ontarien dans sa communauté, selon Jean Mongenais, directeur de l'hebdomadaire *Le Rempart* de Windsor. Celui-ci représente l'opinion de la majorité des Ontariens que nous avons interrogés au sujet de leur conception du rôle d'un journal dans sa communauté. François Bergeron, rédacteur-en-chef de *L'Express* de Toronto, diffère cependant d'avis parmi les Ontariens : « *L'Express*, c'est pas un reflet de la communauté mais plutôt un leader de la communauté. . . Je trouve que c'est anormal ce commentaire qu'on veut se voir dans nos journaux. Moi, j'achète pas un journal pour me voir. »

Le rôle du *Goût de vivre*, l'hebdomadaire de Penetang-Lafontaine, est bien moindre selon son éditrice, Claudette Paquin : « Le mandat (du journal francophone en milieu minoritaire) est de réaccoutumer la population francophone à se servir de la langue française comme moyen de communication. » Néanmoins, dans la plupart des cas, les hebdomadaires ontariens cherchent à offrir une alternative aux média d'information anglophones en parlant surtout de la francophonie locale.

Plus d'importance à la couverture internationale

Les journaux ethniques couvrent l'actualité locale de leur communauté mais, contrairement aux hebdomadaires francophones, ils accordent plus d'importance à la nouvelle nationale et internationale.

El Popular, le journal des hispanophones, consacre par exemple 50 pour cent de sa couverture à la scène internationale, dont 35 pour cent à l'Amérique latine. Tous les journaux ethniques que nous avons contactés sont abonnés à des services de presse internationaux : UPI, UPC, ANSA (italien), CUDU news (grec) ou encore l'agence de presse du Salvador. Il n'est donc pas surprenant que le *Corriere Canadese* présente en moyenne environ deux pages de nouvelles internationales, une page sur l'Italie, deux sur le Canada et Toronto, et six sur les sports. Néanmoins, le mercredi, ce journal publie une section de quatre à six pages sur la communauté italienne de Toronto, en s'attardant particulièrement à la famille et aux écoles.

Le vice-président et directeur général du *Corriere Canadese*, qui paraît en italien trois fois par semaine, Enzo Fulco, nous expliquait que ce journal a été fondé le 2 juin 1954 parce qu'il y avait un besoin pour un journal en langue italienne : « Les membres de (la) communauté voulaient savoir ce qui se passait dans le monde. »

Tous les journaux ethniques interrogés consacrent une bonne part de leur couverture aux événements qui ont lieu dans la « mère-patrie ». Monsieur Lukow, du *Canadian Jewish News*, publié en anglais, est formel; son journal cherche d'abord à « . . . couvrir ce qui se passe dans la communauté juive d'Israël et sur la scène nationale ». Le quotidien chinois le *Chinese Express*, se modèle pour sa part sur le *Toronto Star*, mais en langue chinoise. ➔



1 Pierre Cremer, rédacteur-en-chef du *Bonjour chez-nous*, de Rockland, en compagnie de Manon Brassard, du *Journal d'Orléans*. (Photo : Jules Villemaire)

2 L'équipe du *Goût de vivre*, Louise Després-Jones (à g.) et Patsy Lalonde, en session de montage.

Le rôle clef du « potinage » chez les francophones

Sauf deux exceptions, les rédacteurs-directeurs francophones reconnaissent que le potinage joue un rôle clef dans un journal communautaire, bien que le rapport entre ce genre d'articles et la nouvelle varie d'un hebdomadaire à l'autre. On accorde autant d'importance au potinage qu'aux informations portant sur les questions

politiques municipales, selon le rédacteur-en-chef du *Bonjour chez-nous*, de Rockland, Pierre Cremer : « Les potinages et les nouvelles municipales sont les deux roues de la bicyclette. » Pour Claudette Paquin, les potinages accompagnés de photos de personnes connues localement sont « ... le miel qui attire la mouche ». Comme le souligne le rédacteur-en-chef du journal *Le Nord* de Hearst, Catherine Fournier « le besoin de mettre des potinages dans le journal n'est pas nécessairement un problème, c'est plutôt un fait de la vie ».

Deux rédacteurs se distinguent des autres à ce sujet. Le rédacteur-en-chef du *Carillon*, publié à Hawkesbury, Jean-Maurice Filion déclarait que son journal, publié en milieu majoritaire francophone, a les ressources nécessaires pour faire « strictement de l'information » et que les potinages ne se présentent qu'à « l'intérieur des nouvelles ». *L'Express de Toronto* ne s'occupe pas de potinages non plus : « Un journal rend-il service en publiant des niaiseries ? », demande François Bergeron.

Dans l'ensemble, les rédacteurs et directeurs des hebdomadaires francophones reconnaissent qu'il y a des lacunes dans leur couverture. Celles-ci sont imputables au manque de ressources. Pour certains, il y a un manque de couverture sportive ; pour d'autres, il n'y a pas assez de couverture événements d'envergure provinciale générale. Au *Carillon*, on déplore l'absence de reportages sur la scène artistique. Quelques rédacteurs, dont François Bergeron, admettent « ... qu'au niveau des ressources, c'est plus difficile de faire du local ».

Toutefois, certains hebdomadaires essaient de diversifier leur contenu en publiant des rubriques parfois surprenantes. Le *Goût de vivre* tire régulièrement un cahier étudiant pour s'adresser aux jeunes. Le plus récent des hebdomadaires ontariens, paru pour la première fois en mars 1984, *L'Ancre* de la région du Nipissing, publie en plus d'une page artisti-

que, une bande dessinée réalisée par un artiste de la région. Enfin, *Le Journal de Cornwall* offre une chronique de disques.

Faiblesse de la fonction de la critique

Quant à la place de l'opinion et de la fonction critique dans les journaux, Claudette Paquin, par exemple, nous a avoué qu'elle «... hésiterait à faire une critique négative... Un abonné peut annuler (son abonnement) si une position est trop contraire à ses opinions». Pour Jean d'Arлуison, rédacteur-en-chef de *L'Ancre*, la critique «... doit être positive, autrement elle va faire plus de mal que de bien». La rédactrice-en-chef du *Nord*, Catherine Fournier nous confie enfin que «... la chose qui nous restreint le plus, c'est la présence de l'Église».

Il y aurait donc, de l'aveu même de certains rédacteurs, une forme d'auto-censure : il y a certains sujets qu'on ne touche pas. Encore une fois, *Le Carillon* semble se distinguer des autres hebdomadaires. Selon son rédacteur-en-chef, Jean-Maurice Filion : «Certains personnes nous reprochent d'être trop critiques... La solidarité c'est correct pour les principes, mais les détails c'est autre chose.» Il n'hésitera pas à critiquer l'Association canadienne-française de l'Ontario (ACFO).

En général, les rédacteurs de la presse ontarioise considèrent très important leur rôle de critique mais estiment, paradoxalement, qu'ils ne peuvent l'exercer en toute liberté. Jacques Benjamin, professeur au département de Communications à l'université d'Ottawa, déclarait lors d'un panel au congrès de fondation du Regroupement des journalistes ontariens de langue française à Toronto au début du mois de mai, que «le rédacteur de l'hebdomadaire (ontariois) est le seul à tenir tête aux organismes (francophones de sa région)».

Parmi les rédacteurs des journaux ethniques, le rédacteur de *El Popular* maintient que les infor-

mations rapportées par son journal «ne prennent aucun parti, elle sont apolitiques». Par contre, dans le *Canadian Jewish News*, dix pour cent des articles présenteraient une opinion sur un sujet quelconque.

Ressources et rayonnement

Le plus vieux et le plus important des journaux ontariois, *Le Carillon* tire au-delà de 14 000 exemplaires deux fois par semaine. *L'Express*, qui vient au deuxième rang en terme de ressources et de tirage après *Le Carillon*, tire 8 000 exemplaires mais en distribue la moitié gratuitement dans les écoles et ailleurs. La plupart des autres hebdomadaires tirent moins de 4 000 exemplaires et quelques-uns, comme *Le Goût de vivre*, tirent aussi peu que 1 000 exemplaires.

Or, certains journaux ethniques peuvent se vanter de tirages très importants : le *Corriere Canadese* vend 26 000 exemplaires dans 500 points de vente et est distribué par 600 camelots. *El Popular*, fondé en 1970, était publié deux fois le mois à l'origine ; il tire aujourd'hui à 13 600 exemplaires quatre fois par semaine. Le quotidien *Chinese Express*, qui continue de grossir, publie 5 000 exemplaires.

La plupart des hebdomadaires ontariois possèdent de petites salles de rédaction avec deux à quatre salariés et dépendent beaucoup de l'apport de pigistes faiblement rémunérés ou même de collaborateurs bénévoles. Les périodiques ethniques fonctionnent avec, en moyenne, des équipes de dix personnes soutenues par des pigistes.

Tous les journaux, ontariois et ethniques, ont des abonnés à l'extérieur de leur région de diffusion immédiate. Ces abonnés de l'extérieur, selon les rédacteurs, sont d'habitude soit originaires de la région, soit liés à celle-ci par de la parenté ou enfin, tout simplement intéressés à suivre l'actualité régionale. Ces abonnés représentent pour les hebdomadaires ontariois, une petite proportion du total de leurs abonnés : 20 pour cent pour *Le Goût de vivre*, 10 pour cent

pour *Le Rempart*, et 5 pour cent pour *Le Carillon*.

Par contre, chez les journaux ethniques, ce pourcentage, tout comme le rayonnement du journal, se révèlent plus élevés. Au-delà de 100 000 personnes d'origine chinoise auraient accès, un peu partout en Ontario, au *Chinese Express*. Le *Corriere Canadese*, selon Enzo Fulco, touche 115 000 lecteurs, dont 75 pour cent dans les régions de Toronto, de Hamilton et de la péninsule du Niagara et un autre 25 pour cent à Timmins, Windsor et Sault Ste-Marie. Le *Canadian Jewish News*, qui est aussi distribué à Montréal, maintient un bureau de deux correspondants dans cette ville ; notons que ce journal publie une rubrique en français à toutes les deux semaines dans son édition ontarienne.

Devenir bilingue, comme à Toronto...

La presse franco-ontarienne est-elle une presse ethnique ? Sans doute que non. Sa vocation est plus communautaire et ses sources sont plus dispersées. Pourtant le foisonnement de la presse ethnique et sa bonne santé en comparaison à bon nombre de journaux franco-ontariens qui survivent à peine, nous invite à soulever une question fondamentale : les hebdomadaires franco-ontariens répondent-ils bien à leur marché de lecteurs ? « Il est significatif, remarquait Claudette Paquin, que la moitié des journaux franco-ontariens vivote et que la moitié de la population franco-ontarienne est assimilée ou à la veille de l'être. »

Peut-être un jour, nos hebdomadaires devront-ils devenir bilingues. Comme à Toronto. ★

Véronique Pérez-McCall est réalisatrice-pigiste pour la télévision. Immigrée de France, elle habite aujourd'hui à Toronto.